[Poésie]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **14 (1885)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

seignement de travaux manuels dans les écoles primaires est chose impossible. Cette décision a été communiquée au département en réponse aux questions posées par celui-ci.

La *Feuille d'avis d'Avenches* annonce que la conférence de ce district a aussi étudié cette question, sur laquelle deux rapports ont été présentés, mais il n'est pas dit dans quel sens elle s'est prononcée.

La conférence des instituteurs de district, qui s'est réunie jeudi à Lausanne, a entendu trois rapports sur la question de l'enseignement professionnel à l'école primaire. A l'unanimité, elle a voté des conclusions analogues à celles des conférences d'Aigle et d'Yverdon.

ÉPISODE

Le souffle de l'hiver a flétri les corolles.
Du givre efflorescent, les riches girandoles
Ornent les vieux ormeaux qui narguent l'aquilon,
Ainsi que les auvents des maisons du vallon.
Le paysan, oisif, dans sa chaude chaumine,
Prend pitié du passant qui lentement chemine
Sur la neige durcie, au milieu du hameau,
Où seul de nos oiseaux soupire le moineau.
Il y trouve son grain, il y prend sa becquée,
Et s'envole au clocher quand sa bande est traquée
Par l'écolier mutin, au visage rougi,
Au sortir de l'école où le maître a rugi
Les préceptes de l'art du parler et d'écrire,
La science du nombre, aussi celle de lire
Dans les Dussaud-Gavard doublés de parchemin
Que l'enfant laisse choir dans les trous du chemin.
La neige le tentant, c'est une grosse boule
Qu'il façonne à deux mains, et fait pleuvoir en foule
Sur les gros bœufs qui vont trop lents à l'abreuvoir,
Ou sur les vieux chapeaux des têtes qu'il veut voir ;
Heureux quand il a pu de sa main engourdie
Stimuler du vacher la démarche alourdie.
La Fontaine nous dit : « Cet âge est sans pitié. »
De ce vieux dicton-là, j'en rabats la moitié,
Etant de ceux qui croient la compassion née
Aussitôt que l'enfant comprend la destinée.
Ces vérités seront mises en vers précis,
A l'heure que l'ivrogne avale du trois-six.

C'était près de la ville,
Le soir, quand l'*Angelus*,
Vibrant au campanile
Invite aux *oremus*.

Une enfant court-vêtue
Marchait à pas pesants.
Son allure abattue
Emouvait les passants.

Car elle était glacée,
Et le gel attachait
La corbeille placée
Sur son front qui penchait.

Ses yeux mouillés de larmes
Exprimaient sa douleur.
L'hiver et les alarmes
Flétrissaient cette fleur.

Des gamins, folle troupe,
Patinaient ardemment.
La fille, dans un groupe,
Sanglota doucement.

Les patineurs s'arrêtent.
Ils sont tous en suspens.
Certains d'entre eux s'apprêtent
A rire à ses dépens.

« — La pauvre jeune fille,
Dit soudain une voix,
Regrette la famille ;
Elle a froid, je le vois. »

« Où vas-tu, dans la neige,
Si tard, et d'où viens-tu ?
De ce mince barège
Ton corps est peu vêtu ! »

« Pourquoi quitter ta mère ?
N'as-tu pas peur la nuit ?
Tu viendras chez le maire !
Et vous, suivez sans bruit. »

Ainsi, lui disait Charles,
Un garçon de seize ans.
« — Merci, toi qui me parles :
« Le froid serre mes dents ! »

Et vite la corbeille
Est prise de sa main.
Puis la troupe vermeille
Se sépare : « A demain ! »

Charle et sa protégée,
Rêveurs, s'en vont tout seuls,
Suivant l'ombre allongée
Et froide des tilleuls.

« — Te voici chez mon père !
Tu vivras avec nous !
Mais tu vas, je l'espère,
Lui parler de chez vous. »

La jeune fille prit son gros mouchoir de laine,
S'en essuya les yeux, et presqu'à perdre haleine
Fit le récit suivant à son nouvel ami :
« Ma mère me donna le nom de Noémi.
J'étais son premier-né, suivi, plus tard, d'un frère.
Elle était belle et bonne! Hélas! au cimetière,
En avril, l'an passé, je dus l'accompagner.
Quand je songe à ce jour, je sens mon cœur saigner.
Je n'avais que quinze ans, à sa mort ; elle, trente.
Elle avait vu le jour au beau ciel de Sorente,
Voulait y retourner et mourir en ce lieu ;
Elle ne l'oublia qu'en rendant l'âme à Dieu.
Son dernier mot, ce fut : « Pour Paolo !... Courage !... »
Et mourut d'un sourire, en me disant : « Sois sage ! »

Mon père la prit jeune, et l'unissant à lui,
Sut longtemps de leurs jours écarter tout ennui,
Il parlait volontiers, le soir, au coin de l'âtre,
En ciselant encor quelque buste d'albâtre ;
Car il était sculpteur, avait vu Marcello,
Admirait Raphaël, la Vénus de Milo,
Connaissait le « Moïse » et pleurait l'Italie.
Ma mère l'écoutait, je lisais Athalie,
Sans savoir qu'il est dur d'être jeune orphelin,
Et Paolo dormait dans ses rideaux de lin.
« Ah ! quel doux souvenir de ces beaux jours, Rosie,
« Où nous vivions d'amour, d'art et de poésie,
« Où j'étais le seul homme à voir fleurir tes ans,
« Au Pausilippe, à Rome, aux flancs des monts pisans ! »
C'est ainsi qu'il disait ; j'étais tout attentive,
Et ma mère essuyait la larme fugitive
Qu'un souffle d'Italie avait mise à ses yeux,
Regardait le berceau, sa fille et puis les cieux.
... Car elle était souffrante. Elle voyait mon père
Regretter le passé, sortir pour se distraire...
« — Il me promit l'amour quand il me maria.
« J'aimerais mieux mourir de la malaria. »
Et sa plaintive voix me touchait jusqu'aux larmes.
« Pour vous deux, j'aperçois l'avenir gros d'alarmes ;
« Ma secrète douleur n'a jamais de sursis,
« Me disait-elle encor, j'ai de sombres soucis. »
Mon père devenait de jour en jour plus rare.
Il jurait, maudissant son marbre de Carare.
Il devint dépensier, se faisait des amis,
N'était plus à sa femme, à ses désirs soumis.
La gêne, jusqu'alors, nous était inconnue;
Mais il sut s'éloigner quand elle fut venue.
Maman lui dit : « Léon, pourquoi m'abandonner ?
« Jusqu'à ce jour, je n'eus rien à te pardonner.
« La peine est plus légère à deux lorsque l'on s'aime.
« Je te dois tout : ma joie et ma souffrance même ! »
Il s'oublia, ce jour, jusqu'à lever la main :
« Je sais que c'est ton bras qui nous gagne le pain ;
« Mais je le trouve amer et dur comme la pierre. »

Nous ne le vîmes plus : l'auberge et la carrière
Prirent toute sa vie, et nous restâmes deux
A pleurer le bonheur, et prier Dieu pour eux,
Pour Paul, faible et souffrant, et pour mon pauvre père,
Qui mourut sous le poids d'un éboulis de terre.
Ma mère, dès ce jour, languit quelques longs mois :
Bientôt elle resta sourde à nos tendres voix.
Par un matin d'avril, elle nous fut ravie :
Le souffle du malheur avait brisé sa vie.
Elle ne me laissait pour dot que ma beauté,
La jeunesse de Paul, le logis habité
Par sa douce mémoire et ma folle espérance
De croire à l'avenir et non à la souffrance !...
Nos meubles étaient là, j'avais un peu d'argent ;
Notre vieux fournisseur se montrait indulgent ;
La mère du pasteur me donnait de l'ouvrage.
Mais un soir, en rentrant, je perdis tout courage :
Mon logis était vide et mon foyer glacé.
Il ne me restait rien, l'huissier avait passé.
Paolo fut reçu dans le vieux presbytère,
Jusques au jour prochain où je serai sa mère.
Je pleurais tout à l'heure en vous voyant jouer ;
Je veux vivre pour lui, pour lui me dévouer.
Huit printemps ont fleuri les lilas sur sa tête,
Vienne le mois d'avril et Pâques la grand'fête.
J'ai quitté le village et viens dans la cité.
On m'avait désigné l'hôtel du député ;
Sa femme avait besoin d'une fille de chambre :
Voilà pourquoi je vais par ce froid de décembre.
Moi partant, tous pleuraient, et je pleurais aussi ;
Cheminant dès l'aurore, à la nuit me voici. »

Ce récit entendu par le député-maire
L'avait touché, mais Charle a consulté sa mère :

« — Ton Paul sera mon frère et mon meilleur ami,
Puisque pour l'avenir, ma femme est Noémi ! »

28 février 1885. Aimé Robadey, *inst.*

ERRATUM

Dans le *Bulletin pédagogique* de mai, p. 76, ligne 21, au lieu de *Les comptes de la Société d'éducation*, lisez : *Comptes de la caisse de retraite des instituteurs.*